

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'écriture peut aussi servir à forger des mondes

Ying Chen, *Quatre mille marches*, Montréal, Boréal, 2004, 128 p.

Mathieu Arsenault, *Album définissants*, Montréal, Triptyque, 2004, 142 p.

Axel Maugey, *La magnifique surface de ta chair*, Longueuil, Humanitas, 2004, 116 p.

Yvon Paré

Number 116, Winter 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36994ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Paré, Y. (2004). Review of [L'écriture peut aussi servir à forger des mondes / Ying Chen, *Quatre mille marches*, Montréal, Boréal, 2004, 128 p. / Mathieu Arsenault, *Album définissants*, Montréal, Triptyque, 2004, 142 p. / Axel Maugey, *La magnifique surface de ta chair*, Longueuil, Humanitas, 2004, 116 p.] *Lettres québécoises*, (116), 31–32.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2004

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

L'écriture peut aussi servir à forger des mondes

Le langage demeure un outil redoutable pour appréhender l'univers. Certains, comme Ying Chen, se réfugient dans l'écriture. D'autres, à l'image de Mathieu Arsenault, bousculent les règles et soumettent la langue à la joie pure de l'expression. Axel Maugey, lui, préfère la mémoire pour rapailler les morceaux d'un monde effacé en l'enjolivant telle une icône.

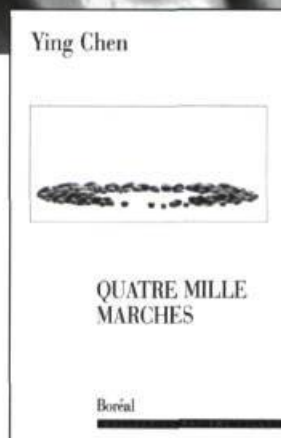
R É C I T | Y V O N P A R É

YING CHEN, ÉCRIVAINNE D'ORIGINE CHINOISE, arriva au Québec en 1989 et fit une percée dans la littérature d'ici assez spectaculaire avec *Les lettres chinoises*, *L'ingratitude* et *Immobile*, des ouvrages qui permirent de découvrir une belle sensibilité et un monde fascinant. Dans *Quatre mille marches*, elle explique son rapport à l'écriture et à la vie. Parce que les deux sont imbriquées chez cette écrivaine. « Je veux que pour une fois mon carnet soit exempt des éléments fictifs, qu'il serve de point final à une tristesse usée. Un enterrement peut être parfois un secours. » (p. 9)

Lors d'un retour à Shanghai, le temps de tourner un documentaire, elle scrute son parcours, retrouve ses parents après dix ans d'exil. Pas de larmes, aucune exubérance ! Ying Chen est devenue une étrangère parfaitement indifférente au pays de sa naissance. Dorénavant, son lieu est le monde de l'écriture et le texte, sa nouvelle patrie. « Aujourd'hui, j'ai l'impression de n'être pas vraiment née, de n'avoir jamais vraiment vécu avant vingt-huit ans, avant de m'être mise à écrire pour de bon. » (p. 13)

En quittant la Chine, Ying Chen abandonnait sa nationalité comme une vieille robe et plongeait dans une nouvelle langue pour s'y effacer. Il faut peut-être parler de mutation dans son cas. Comme si elle s'arrachait à tout ce qu'elle était pour se sculpter dans une nouvelle culture, d'autres langues, devrais-je dire. Le « territoire des langues » donne dorénavant une direction à sa vie et contribue à former un nouvel être à chaque expression ou mot qu'elle découvre. Elle est heureuse dans ces passages, ces glissements vers une autre identité. Comme une voyageuse qui se grise du vol de l'avion, mais qui veut repartir aussitôt qu'elle a posé le pied dans l'aéroport. « Mais l'écrivain par sa nature d'enfant sauvage est irrésistiblement attiré par la langue et la littérature, cette chose vague, indéfinie et sans cesse en devenir, qui risque à tout moment de lui filer entre les doigts. L'écrivain est en exil dans la langue. » (p. 93)

Elle a d'abord apprivoisé le français, mais ce n'était que le début de longues pérégrinations. La migration la pousse encore et toujours vers « cette autre femme » qu'elle pourchasse en plongeant dans d'autres langues pour « renaître, avec une peau toute neuve, sans plaie et respectable ».



Je rêvais et je rêve encore de franchir la barrière des langues, convaincue que toutes les cultures peuvent me nourrir, que je suis ma propre origine qui se forme, se disperse et se reforme au fur et à mesure que je voyage, que je suis moi avant d'être shanghaïenne, chinoise, québécoise, canadienne ou autre. (p. 48)

Comme si en explorant une autre langue, elle cherchait à oublier tout ce qui fait qu'elle est Chinoise. Il faut savoir que Ying Chen a grandi pendant la Révolution culturelle en Chine. Un régime politique où le je n'avait guère d'espace et de sens. Aujourd'hui, elle bascule dans l'excès contraire. Elle nie toute appartenance, toutes racines pour n'être plus qu'un moi errant. Elle peut sembler moderne à l'époque de la mondialisation, mais rejeter l'histoire et tout nationalisme, est-ce raisonnable ? Que serait Léon Tolstoï sans sa langue, son peuple et son milieu ? Qu'aurait été Gabriel García Márquez et Günter Grass sans des ancrages nationaux qui en ont fait les écrivains que nous connaissons ?

Dany Laferrière peut-il oublier sa naissance haïtienne ? Est-ce que le glissement d'une langue vers une autre peut donner un ancrage à un écrivain ? Ying Chen arrivera-t-elle à « construire un abri pour [s]on corps méprisable » ? « On existe, n'est-ce pas, dans la langue et par la langue. » (p. 36) « Je ne sais plus trop où est mon vrai sol et quelle est ma vraie langue. Le passé et l'avenir se confondent. » (p. 37)

Ying Chen s'accroche à ce présent qui file et s'échappe. Un instant qui contient à la fois le passé et l'avenir. Une réflexion troublante et une haine dérangeante de ce qu'elle est « de [s]a peau avec son insupportable couleur, cette laideur et cette honte ! ».

L'esthétisme de Ying Chen me semble beaucoup plus une dérobade qu'un véritable approfondissement de ce qu'est l'écriture, cette quête de soi et du monde qui surgit et se transforme dans et par le langage. L'apprentissage des langues, de toutes les langues à la rigueur, devient un abandon et une négation de soi. Bien plus, c'est là une trajectoire qui risque de faire oublier l'écrivaine que nous avons découverte avec bonheur. Dans *Quatre mille marches*, on ne retrouvera pas la justesse de la langue de *L'ingratitude* ni sa limpidité. Le français de Ying Chen s'étiole. Dommage ! À vouloir posséder toutes les langues, on n'en maîtrise peut-être plus aucune.

EXPÉRIENCE

Mathieu Arsenault en est à sa première plongée dans le roman et il bouscule les règles et toutes les conventions dans *Album de finissants*. On n'en attend rien de moins d'un jeune écrivain qui cherche à transformer le monde par l'écriture. Il faut du culot et toutes les audaces pour se lancer dans l'aventure.



Des garçons et des filles, des révoltés, des marginaux, des doués et des oubliés parlent de l'école, de leur réalité et de leur monde asphyxiant. Des clichés s'y succèdent, des sourires plus ou moins confiants devant l'avenir qui s'ouvre sur tous les horizons. Est-ce une fin ou un début ? Qui peut savoir ? Des élans, des colères, mais surtout un milieu qui écrase autant les doués que ceux qui sont largués. Un rap sans fin qui martèle une longue confession qui donne des frissons. Comme dans ces albums de fin d'année où l'on surprend un chapelet de visages qui ont su résister à l'épreuve, mais qui semblent effarouchés devant l'avenir.



Plus je me débats plus ça se resserre l'étudiant modèle sur les dents poussin courbé lapin étouffe dans un collet mais il sourit quand même quand il reçoit sa belle note de fin d'étape signez signez parents de février au sinistre bulletin des choses signez au stylo sur les lignes de genévrier pleines de la neige de celui qui n'en finit plus de tomber au stress de performer à l'école comme dans la vie tes notes c'est tout ce que t'as mon grand garçon fais pas honte à ton éducation. (p. 25)

Mathieu Arsenault évoque les matières que les étudiants doivent fréquenter quand ils subissent les lois des professeurs et des parents. Une sorte de jubilation qui débouche sur des moments particulièrement intéressants quand l'auteur bascule du côté des mathématiques ou des sciences. Un beau délire.

En biologie le monde est si petit il y a le jour et la nuit y a la mer et y a la pluie en fines particules qui tournent en cycle à la page cent trente-six mais c'est à la dernière page que je voudrais me coucher d'avoir tout su perdu dans le blanc de la page de garde ma chérie tombée ruisselée évaporée reste près de moi encore une pluie que les flèches du tableau 5.8 font tomber sur mon corps tordu je suis fait en papier tu m'allumes tu me brûles tu me fumes et je pars en fumée dans ton nuage d'école en feu qui nous réchauffe le cœur ma vapeur monte et je suis diffus en fin. (p. 108)

Au diable les règles et la ponctuation ! Arsenault déconstruit la langue et bouscule la grammaire. Il s'abandonne à la frénésie du dire et s'amuse avec les images tel un cracheur de feu.

Le petit lapin. Quand le printemps revient de nouveau virgule quant le printemps revien de nouveau virgule tous les animaux de la forêt surgissent de l'heure tannière le printemps revient de nouveaux virgule tous les animaux de la forêt surgisse de leurs tanières et retrouve le soleil point tout

les animeaus de la forêt suregisent de leurs tanière et retrouvent le soleil poing... (p. 7)

Autant oublier ses références et se laisser emporter par la magie de cette écriture qui bondit dans toutes les directions. Exigeant pour le lecteur, mais l'aventure en vaut le coup.

Viens m'embrasser en plein cours dégrafe ton soutien-gorge je veux me coucher dans la chaleur de ton corps grande chaleur peau sur mon bureau pour dormir et rêver peut-être mais dans ce rêve suivre encore le cours et viens me border plus profond encore jusqu'à la folie je me lève sans rien dire à personne et je sors en plein examen pour je sais pas quoi je sais rien l'examen reste blanc comme ta petite culotte que je cherche à tracer sur ma feuille les lettres s'arrêtent sur ton nom à chaque question j'écris rien je calcule rien je pense à rien la tête couchée sur mon bureau end on the line fin de la corde à linge tout sèche tout cours pour rejoindre mon amour dans le blanc d'examen dans le zéro pour cent du monde. (p. 81)

PAYS DE LA MÉMOIRE

Axel Maugey regarde derrière son épaule pour retrouver un amour qui a marqué sa vie. Il retourne au pays des origines, ce pays de Provence qu'il a abandonné pour les raisons qui font qu'un homme ou une femme deviennent des migrants dans l'aventure de la vie. Les chemins du monde sont innombrables et fascinants. Par l'écriture, Maugey esquisse un Saint-Tropez méconnu, ce petit port de mer plein d'odeurs et de parfums étourdissants, comme pour le fixer dans sa mémoire. L'entreprise est séduisante.



J'invente ma vie à chaque seconde, avec le souvenir de cette femme dans le cœur. J'ai appris très tôt, même entouré et choyé, que l'homme ne se construisait que dans la douleur, le déchirement et la lutte quotidienne. Que de réminiscences se bousculent aujourd'hui dans mon esprit ! Sans arrêt l'image voluptueuse et trépidante de l'amie brune des premiers jours revient s'inscrire en moi. (p. 16)



Mais les caresses, les baisers qui sentent le thym et la menthe, le ballet des sens qui occupe les nuits du couchant aux premières lueurs du jour finissent par faire sourire. Axel Maugey ne sait pas éviter la complaisance et la mystification de l'amour. Surtout que son écriture devient très rapidement un peu trop laquée et pompeuse. Et l'amant en érection s'attarde sur des nuits sans fin, ces

jours où « la chair exulte » avec les vagues qui usent le sable de la Méditerranée.

Tes yeux de nymphe, baignés de sources, s'épanouissent, telles des feuilles de menthe, sur le chemin qui monte comme ton rire. Ton rire qui me poursuit sans cesse durant mes rêveries nocturnes pendant lesquelles je t'accueille en t'inventant, ô ma visiteuse !, en train de te faufiler sous les arbres musicaux, la bouche gonflée par une figue fraîchement cueillie, la robe très légère, à la fois nuage et voile, que ton corps épouse au gré du vertige. (p. 71)

Pour les romantiques attardés.